

Ecrire, c'est...

Écrire, c'est **affronter** des gens que nous n'avons jamais vus pour leur dire des choses qu'ils ne connaissent pas.

Écrire, c'est aller vers celui qui n'est pas comme nous pour le surprendre en lui donnant une image de nous, différente de celle qu'il avait avant de commencer à nous lire.

Écrire, c'est vouloir être entendu des AUTRES, parce que, jamais, différents comme ils le sont, étrangers qu'ils nous sont, ils ne peuvent vivre ce que nous vivons, tout juste

l'entendre, l'imaginer.

Écrire, c'est partager des différences, des sentiments différents, des histoires différentes, des haines différentes, des souvenirs différents que relie pourtant de mêmes événements.

Écrire, c'est envoyer une lettre à ceux qui ne nous aiment pas. Nous n'écrivons pas pour ceux qui nous aiment. Ou alors par vanité.

A ceux qui ne nous aiment pas, aux lointains, impuissants que nous sommes à leur parler, nous écrivons d'étranges métaphores, miroirs aux alouettes, lacets et rets où, nous l'espérons, ils se laisseront prendre.

C'est entre les lignes de ces pièges écrits, entre les mots, tapis, sous-entendus, insinués, ellipsés, que se trouve ce que nous avons eu le plus de mal à leur dire. Ce que nous avons jugé impossible de leur révéler mais qui remplit les pages. Impossible, impensable, parce que cela n'a pas d'existence officielle, reconnue, quantifiable, matérialisable. Parce que c'est interdit, tabou, nié, secret. **Invisible et innommable.**

Écrire est une utopie. Par définition, l'absence de lieu, d'espace. Il s'agit d'exister dans un espace qui n'était pas là avant que nous ne l'écrivions.

Nous autres, écrivains, ne savons écrire que **l'UTOPIE** : ce qui n'est **pas** là, ce qui n'est **plus** là, ce que nous ne sommes **pas, ou ce que nous ne sommes plus**, à des gens qui ne sont pas ce qu'ils sont, ou ne sont plus ce qu'ils étaient.

Nous ne savons écrire que l'ABSENCE.

L'absence est une réalité parallèle mais telle l'absence de l'être aimé, elle prend toute la place. Nous ne savons écrire que la disparition, non pas celle du passé et de ses traditions, mais celle de ceux qui ont disparu là-bas, dans mon Amérique Latine, de ceux qui, ici dans ma France libérale, ont été exclus, déclassés, rejetés.

Seule l'utopie de l'écriture permet la réapparition des absents, le comblement de l'absence.

Elle engendre la création d'un espace ouvert où les antagonismes ne se détruisent pas mutuellement mais, en se fondant, en se dé-construisant et en se re-construisant via la fiction, ils se réconcilient.

Nous affirmons que par l'écriture une nouvelle modernité est possible, fondée sur le langage, car tout nouveau monde est avant tout une refondation et un partage du langage, non pour reproduire ce qui est, mais pour l'inventer.

Écrire, c'est inventer le monde. **Écrire**, c'est changer la vie en changeant les mots qui la disent, les images qui la résument. **Écrire** rend la vie multiple, complexe, riche de possibles; parce qu'incluant sans cesse **le point de vue de l'Autre. Des Autres.**

Il n'y a pas de littérature sans lecteur. Il n'y a pas d'écrivain seul. Par-dessus son épaule, se penchent non seulement d'autres écrivains mais tous ceux anonymes dont il a hérité les mots,

les regards. Il n'y a pas de paroles sans écoute. Pas d'histoire si elle n'est racontée mille fois par mille conteurs différents.

Écrire crée des univers où la parole atteint à une plénitude des signifiés. Toutes les vérités peuvent être alors dites.

Car il n'y a pas de littérature sans parole. **Il n'y a pas de société muette.**

La littérature remplit le silence. Elle est polyphonique. Parce qu'elle est d'abord écrite, chacun lui est fidèle. En étant fidèle à la parole écrite, chacun apprend à être fidèle à la parole tout court et aux actes qui accompagnent cette parole. Fondement de la démocratie. *Démos, kratos* : le pouvoir et la parole du peuple.

Écrire, c'est travailler les signes et les formes, les symboles et les images, les lois et les croyances qui emmurent, limitent notre société. Par la force de l'imaginaire, nous déplaçons sans cesse les limites et les murs, les frontières et les barrières. Ce mouvement aide à l'autonomie de chaque individu.

L'enfant ne renonce à la dépendance, n'entre dans l'imaginaire social, que parce qu'on lui a promis un rôle futur. Lorsque la société ne tient pas ses promesses, l'enfant devenu *jeune* devient sauvage. Tous les problèmes d'exclusion marquent l'impossibilité de franchir la barrière sociale.

Il faut donc permettre le passage d'une culture à l'autre, l'ouverture des cultures les unes aux autres, franchir les limites, les divisions, dans un espace toujours en mouvement. Permettre que l'imaginaire et la symbolique de tous (et surtout de ceux qu'on a mis en marge de l'Histoire, de la scène publique) soient reconnus.

Seul le dépassement des normes sociales intériorisées par chacun sous forme de préjugés dans une alchimie en œuvre dans la création artistique permet l'exercice de la liberté.

Il s'agit donc avant tout, de *dépasser l'imaginaire capitaliste*, défini comme une expansion sans fin de l'économie, de la production, de la consommation et **inventer de toutes pièces un ESPACE ENTRE LES LIGNES, dans le vide laissé, dans la marge, où se déconstruisent, puis se construisent de nouveaux rapports politiques, artistiques, sociaux, faisant de chacun l'auteur de sa vie, l'auteur de son histoire, et non pas la victime.**